

LE  
**PETIT JULES,**  
OU  
**LA PENSION ET L'AUBERGE;**  
VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MARÉCHALLE ET CH. HUBERT;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 22 JANVIER 1823.

~~~~~  
Prix : Un franc.  
~~~~~

**PARIS,**  
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,  
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

~~~~~  
1823.



---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                                                                            |                                                     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|
| M <sup>me</sup> . DORVAL, veuve de 40 ans. . . . .                                         | M <sup>me</sup> . Florval.                          |
| ÉLISE, sa nièce. . . . .                                                                   | M <sup>lle</sup> . Aglaé.                           |
| VICTOR, son neveu. . . . .                                                                 | M <sup>lle</sup> . Rosalie.                         |
| JULES, ami de Victor. . . . .                                                              | M <sup>lle</sup> . Jenny-Giès.                      |
| MATHIAS, petit valet d'auberge, normand.                                                   | } Ces travestis-<br>semens sont joués<br>par Jules. |
| M <sup>me</sup> . PERROQUET, maîtresse d'auberge,<br>de 60 ans, bossue et bavarde. . . . . |                                                     |
| PIERETTE, servante d'auberge, niaise.                                                      |                                                     |
| THÉODORE, premier pensionnaire. . . . .                                                    | M <sup>lle</sup> . Odille.                          |
| BERTHE, vieille gouvernante. . . . .                                                       | M <sup>lle</sup> . Stéfanie.                        |
| GASPARD, vieux jardinier. . . . .                                                          | M. Pascal.                                          |

Élèves.

---

*La scène se passe près d'Orléans, dans une mai-  
son un peu isolée et située sur une route de traverse.*

*Nota.* Tous les Élèves doivent être habillés de la même manière : pantalon amaranthe, veste verte avec boutons à la hussarde, casquette amaranthe, garnie en argent.

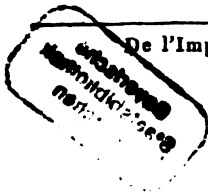
**A V I S.**

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces.

QUOY.

---

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N<sup>o</sup>. 9.



# LE PETIT JULES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le théâtre représente le jardin de la pension. A la droite du spectateur, est un vieux bâtiment conduisant à la cave et ayant à coté un soupirail en vue du public. A la gauche, est un colombier. Un mur ayant une grille au milieu, ouvrant sur la campagne, ferme le théâtre au premier plan. Un poirier est au milieu du théâtre. Au-dessus de la grille, est un tableau sur lequel on lit : Pension de Garçons. Au lever du rideau tous les Elèves sont groupés de différentes manières. Les uns mangent ; les autres jouent. Victor est occupé à peindre. Jules est sur le poirier.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, VICTOR, THÉODORE, Elèves.

CHOEUR.

(N° 1). Air : *Non jamais, jamais, jamais.* (du Code et l'Amour).

Hier nous avons eu des prix  
De grec, de latin, d'histoire ;  
Mais on ne vit pas de gloire,  
Déjeûnons, mes amis.

JULES.

Puisqu'on nous laisse le champ libre,  
Dans ce poirier je m'en promets,  
Et pour garder mon équilibre,  
C'est au centre que je mets.  
L'habitude est, je pense,  
De voir en ce logis,  
Des maîtres sans science  
Et des arbres sans fruits.

CHOEUR.

Hier nous avons eu des prix, etc.

JULES.

*Même air.*

Je n'ai rien eu, cela m'irrite,  
Mais est-ce donc un grand malheur.

*Le Petit Jules.*

( 4 )

Plus tard, pour prix de mon mérite,  
J'attraperai le prix d'honneur;  
Sort cruel tu m'étonnes.

( *Regardant ses camarades* ).

Ici, combien hélas !  
Sont chargés de couronnes  
Qu'ils ne méritent pas.

CHOEUR.

Hier nous avons eu des prix  
De grec, de latin, d'histoire;  
Mais on ne vit pas de gloire,  
Déjeûnons, mes amis.

JULES, à Victor qui ne prend point part à leurs jeux.  
Eh ! bien, Victor, as-tu fini ?

VICTOR.

Oui, regarde. ( *Il montre son tableau sur lequel est un gros perroquet* ). N'est-il pas parlant ?

JULES.

Cela ne m'étonne pas, un perroquet. Mais dis-moi donc, Victor, pourquoi tu ne partages pas nos plaisirs. Toi, ordinairement si gai, toi qui as obtenu hier quatre prix ; je vois ce que c'est, la petite cousine t'occupe, et tu es tout entier à ta gloire et à ta belle ?

VICTOR.

Quant à la gloire, je suis sûr maintenant qu'elle ne m'échappera pas, mais je n'en dirais par autant de ma belle. Ma tante ne veut plus entendre parler de moi, et par malheur ma cousine ne me paraît pas disposée à faire autrement que ma tante.

JULES.

Et voilà ce qui te chagrine ?

VICTOR.

Cependant je les chéris toutes les deux, tu le sais.

( N° 2. ) Air : *du vaudeville de la Robe et les Bottes*.

Ma tante eut soin de mon enfance,  
Lise m'apprit à l'aimer chaque jour.  
Si l'une a ma reconnaissance,  
L'autre possède mon amour.  
Ici, je voudrais en échange,  
De tous les prix que je dois aux hasards,  
Troquer, sûr de gagner au change,  
Tous mes lauriers contre un deses regards.

JULES.

Il me paraît que c'est plus sérieux que je ne pensais.

VICTOR.

Sérieux?.. certainement, et je ne veux quitter ces lieux que pour me marier.

JULES, *étonné*.

Te marier?.. Ah! mon ami, je ne te conçois plus!

*Même air.*

Pour échapper à l'esclavage,  
Faire nos rhéteurs, leurs sermons, leurs travers,  
C'est bien agir, mais se mettre en ménage,  
C'est se donner de nouveaux fers.  
D'honneur, je plains ta destinée,  
Car enfin, quitter sans raison,  
Le collège pour l'hyménée,  
Ce n'est, mon cher, que changer de prison.

TOUS.

Oui, fuir ces lieux pour l'hyménée,  
Ce n'est, mon cher, que changer de prison.

VICTOR.

Qui ne voudrait être le prisonnier de ma cousine? elle est si douce! si tendre!

JULES.

Eh! mon ami, avant le mariage, elles sont toutes comme ça.

VICTOR.

Mais conçois-tu ma tante? ne pas vouloir croire à mes progrès!

JULES.

Pourquoi t'avises-tu de changer aussi?

VICTOR.

Ces chers parens! je suis devenu bon sujet, et je serais presque tenté de m'en repentir, puisque je ne puis les faire revenir sur mon compte.

JULES.

Les miens peuvent être tranquilles, je ne leur donnerai jamais cette peine-là. De ma vie je n'ai fait que des folies, et je ne ferai jamais autre chose.

VICTOR.

Ce qui me désespère et ce qui augmente mon dépit, c'est que ma tante et ma cousine vont passer près de ces lieux pour se rendre au château, et que, grâce à la mauvaise opinion qu'elles ont de moi, elles se garderont bien, comme à leur dernier voyage, de venir me voir.

JULES.

Mais, mon ami, c'est ta faute ; veux-tu qu'elles te rendent visite aujourd'hui même ? voici un excellent moyen. Cette grille est fermée, escalade ce mur et rends-toi promptement à la première poste. Pour arriver plus vite, prends un cheval, un âne, tu en trouveras sur la route ; donne le mot au postillon, que ta tante passe devant cette pension pour se rendre à son château ; et je me charge du reste.

VICTOR.

Que feras-tu ?

JULES.

D'abord, j'enfermerai Gaspard, le vieux jardinier, et Berthe, la vieille gouvernante, les seuls argus que nous ayons à redouter, puisque les maîtres de cette pension sont absents pour aujourd'hui, et que notre maître de quartier est retenu dans sa chambre par la goutte.

VICTOR.

Mais ce projet est fou.

JULES.

Une folie de plus, ou une jolie femme de moins.

VICTOR.

Allons, je risque volontiers l'une pour avoir l'autre.

*( Il se dispose à escalader le mur ).*

TOUS.

( N° 3 ). Air : *Alerte, alerte, alerte.*

Folie, folie, folie,  
Par toi, l'on doit en convenir,  
La vie, la vie, la vie  
Peut s'embellir. ( bis ).

JULES, à Victor qui grimpe sur le mur.

Ne vas pas te rompre la tête,  
Et puisque l'hymen qui s'apprête,  
Va te mettre au rang... des élus,  
D'après les usages voulus,  
Ta tête ne t'appartient plus.

TOUS.

Folie, folie, folie,  
Par toi, l'on doit en convenir,  
La vie, la vie, la vie  
Peut s'embellir. ( bis ).

SCÈNE II.

Les Mêmes, excepté VICTOR.

JULES, à ses camarades.

Maintenant qu'il est parti et que je lui ai promis qu'il verrait ici sa tante et sa cousine, il ne s'agit plus que de savoir comment je m'y prendrai pour tenir ma parole.

( N° 4 ) Air : *Des Amazones.*

Vingt protecteurs savent promettre,  
Mais pas un seul ne tient ce qu'il promit.  
L'un a peur de se compromettre,  
L'autre a peur d'user son crédit. ( *bis* ).  
Je puis fort bien agir avec courage,  
Sans redouter ce que l'on en dira,  
Puisque c'est lui qui se met en ménage,  
C'est lui, morbleu, qui se compromettra.

TOUS.

Puisque c'est lui qui se met en ménage,  
C'est lui, morbleu, qui se compromettra,  
Oui, c'est lui qui se compromettra.

THÉODORE.

Enfin, que vas-tu faire ?

JULES.

Je n'en sais rien encore. ( *après avoir réfléchi* ). M'y voilà ; on a joué la comédie ici hier, pour notre distribution de prix, les costumes sont encore en ces lieux, c'est charmant ! ( à ses camarades ). Mes amis, promettez-vous de me seconder pour assurer le bonheur de Victor ?

TOUS.

Nous le jurons.

JULES.

Vous m'obéirez comme à votre chef.

TOUS.

Nous le jurons.

JULES.

Comme, ils jurent ! c'est délicieux ! voici Gaspard et Berthe, cachons nous.

( N° 5 ). Air : *de la Clochette.*

Les voilà ; ( *bis* ).  
Évitons-les pour cause,

Et delà, (*bis*).  
Nous saurons quelque chose ;  
Les voilà. (*4 fois*).

( *Ils se mettent à l'écart et observent* ).

SCÈNE III.

Les Précédens, *cachés*, GASPARD, un *trousseau de clefs à la main, et plusieurs gros paquets de costumes sur le dos*. BERTHE.

GASPARD.

Ah ! mon Dieu ! que c'est lourd ces costumes. (*Il pose à terre les paquets et les clefs*).

BERTHE.

Vous vous plaignez toujours.

GASPARD.

( No. 6. ). Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille*.

Faut-il qu'ici ma plainte vous étonne,  
Quand je portons un si rude fardeau.  
J'ons dans c'paquet dix manteaux, un' couronne,  
L'flambeau d'hymen, une grotte, un tombeau.  
De plus j'ons là quatre oncles, six' pupilles,  
Quarante turcs et d'la Chine vingt magots,  
Trent' gros milords et tout autant de gilles,  
Ah ! j'voudrais ben, vous voir tout ça sur l'dos.

BERTHE.

Eh ! mon Dieu ! je n'en mourrais pas.

GASPARD

Maudite distribution ! maudite comédie ! mais queu diable d'idée on a aujourd'hui d'jouer comme ça la comédie dans toutes les pensions.

BERTHE.

Cela forme les garçons.

GASPARD.

Oui, mais les d'moiselles ?

( No. 7. ). Air : *vaudeville de Turenne*.

On est imbu de c'te manie,  
Et vrai ça n' me fait pas plaisir.  
On garde d'jouer la comédie,  
Et l'habitude et l'souvenir ;  
Aussi plus d'un' fill' qui s'engage,  
D'la comédie ayant la passion,  
Ne pouvant plus la jouer en pension,  
La joue étant dans son ménage.



BERTHE.

La joue dans son ménage...

GASPARD.

Oui, la joue... (*à part*). Et l'front du mari s'en ressent quelquefois. Est-il dans l'ordre aussi qu'des maîtres de pension s'absentent comme ça d'chez eux ; ça n'arrive qu'une fois tous les ans, le lendemain d'la distribution des prix, j'en conviens ; nous sommes fidèles et incapables de les tromper, c'est vrai, mais...

BERTHE.

Mais, mais. (*en confidence*). Vous avez tort de vous plaindre de leur absence, nous ferons au moins un bon repas. J'ai tué quelques pigeons, qui sont encore dans le colombier et dont je veux vous régaler.

JULES, *répondant à Berthe.*

Dans le colombier, c'est bon à savoir.

GASPARD, *à part.*

Et nous les arroserons avec quelques bouteilles de vin vieux, que j'ai cachées là, sous l'escalier de la cave.

JULES, *à part.*

Sous l'escalier de la cave, je m'en souviendrai.

BERTHE.

Prenons bien toutes nos précautions, et méfions-nous de ce petit Jules, le plus espiègle de nos pensionnaires.

GASPARD.

Quelle différence avec monsieur Victor, son camarade ; c'est celui-là qu'est sage, heim ?.. il apprend tout c'qui veut ; c'est comme une demoiselle.

BERTHE.

Et que d'bonnes qualités il a. Quand l'feu a pris à cette maison, c'est lui qui en a arrêté les progrès.

GASPARD.

Et le jour donc, où en promenade, il s'est disputé avec un officier, j'espère qu'il a montré du courage ; enfin je ne taririons pas si j'voulions chanter ses louanges.

JULES, *à part.*

Mettons à profit leur conversation, et le bonheur de mon ami est assuré.

BERTHE, *bas à Gaspard.*

Silence, j'aperçois monsieur Jules.

*Le Petit Jules.*

JULES, *les abordant.*

Ah ! mon vieux Gaspard , je vous prends à faire la cour à votre femme.

GASPARD.

Je vous prie de croire , monsieur , que je suis trop honnête pour ça. (*à part*). Ce jeune homme-là n'a jamais que des suppositions désagréables à faire.

JULES, *à Gaspard.*

Eloigne ta femme, j'ai un secret à te communiquer. (*revenant à Berthe*). Et vous, madame, Berthe vous faisiez les yeux doux à votre mari.

BERTHE, *sévèrement.*

Les yeux doux , monsieur ? je ne connais pas cela.

JULES, *bas à Berthe.*

Renvoyez Gaspard, il faut que je vous parle en particulier.

GASPARD, *se rapprochant de sa femme.*

Va chercher tes pigeons , ma poule.

JULES, *à part.*

Vos pigeons seront comme vos amours , ils ne battront que d'une aile.

BERTHE, *à Gaspard.*

Vous , allez chercher votre vin.

GASPARD.

C'est convenu , ma cocotte. (*à part*). Feignons d'entrer à la cave.

BERTHE, *à part.*

Ayons l'air de monter au colombier.

GASPARD ET BERTHE.

( N° 8 ). Air : *de la Tancredi.*

Allons bien vite , allons ,  
Momens agréables !  
Chercher sans plus d' façons  
Flacons  
Et pigeons.

GASPARD, *se dirigeant vers la cave.*

Vins délectables  
N's'ront pas ménagés.

BERTHE, *allant au colombier.*

Pigeons aimables  
Vous serez mangés.

JULES , à part.

Bientôt, je gage,  
Tous deux seront en cage.

GASPARD , en entrant dans la cave.

Les vins s'ront bien frais.

BERTHE , en entrant dans le colombier.

Les pigeons parfaits.

JULES , à part.

Sous la clef mettons-les...

( Il les enferme chacun de leur côté et appelle ensuite ses amis ).

Venez , venez , ils sont pris.

#### SCÈNE IV.

JULES , THÉODORE , Elèves.

*Fin de l'air.*

JULES.

Vous ne feriez pas mieux ,  
Quoique malins diables ;  
Je suis victorieux ,  
Et maître en ces lieux.

ENSEMBLE.

ÉLÈVES.

Nous ne ferions pas mieux ,  
Quoique malins diables ;  
Il est victorieux ,  
Et maître en ces lieux.

JULES.

Nous voilà maîtres du champ de bataille et nous pouvons agir. Mes amis, il faut d'abord intercepter le convoi de l'ennemi, c'est à dire la chaise de poste de la tante. Voyons, comment nous y prendrons-nous ? je voudrais trouver un moyen raisonnable.

THÉODORE.

Ce sera difficile.

JULES , après avoir réfléchi.

Je le tiens. Coupons la route par un fossé de cinquante pieds.

THÉODORE.

Il faudra huit jours pour le faire.

JULES.

Je n'y avais pas songé ; nous n'avons peut-être que huit minutes... Ah ! mes amis , encore un moyen raisonnable ; le petit pont , qui tombe en ruine et qui croulera au premier moment sous les pas du plus maigre voyageur , coupons-le ; la tante , ne pouvant aller plus loin , sera bien forcée de s'arrêter ici.

THÉODORE.

Et le maire ?

JULES.

Nous lui donnerons de bonnes raisons.

THÉODORE.

Et le garde-champêtre ?

JULES , après avoir fouillé dans sa poche dans laquelle il ne trouve rien.

Nous lui donnerons... une poignée de main. D'ailleurs , ce pont est si vieux , on croira qu'il s'est abattu tout seul.

( N<sup>o</sup> 9 ). Air : *Vaudeville des Limites*.

Sa vétusté pourrait fort bien  
A quelques malheurs nous conduire,  
Et l'abattre est un sûr moyen  
Pour forcer à le reconstruire.  
Du succès , l'amour nous répond,  
Et des sots , bravant la critique,  
Allez vite abattre ce pont  
Par but d'utilité publique.

TOUS EN CHOEUR.

Allons vite abattre ce pont  
Par but d'utilité publique.

JULES.

Grâce au passe-partout de Gaspard , que je vais prendre à ce trousseau , ( *Il le prend sur l'un des paquets laissés par Gaspard* ) : je vais vous donner la clef des champs. Prenez dans ce bâtiment , ( *il désigne une vieille masure près du colombier* ) . des pelles , des pioches et partez. ( *Ils exécutent l'ordre de Jules , qui ouvre la grille* ).

( N<sup>o</sup> 10 ). Air : *Vous n'aurez pour vous mettre en train , ni galoubet , ni tambourin*. ( d'Honorine ).

Sans tarder plus ,  
Allons courage ,  
A l'ouvrage.  
Qu'est-ce au surplus ,  
Qu'un pont de moins ou de plus.

TOUS.

Sans tarder plus , etc.

JULES.

Jules, ici vous en répond,  
 Pour avoir fait sauter ce pont,  
 Aimables et joyeux lurons,  
 A la noce nous sauterons.

TOUS , *en sortant.*

Sans tarder plus ,  
 Allons courage ,  
 A l'ouvrage.

Qu'est-ce au surplus  
 Qu'un pont de moins ou de plus.

JULES , *au moment où ils vont tous pour sortir , en re-  
 tient deux , et leur dit :*

Vous , restez près de moi , pour me servir d'aides-de-camp.

## SCÈNE V.

JULES , Deux Élèves.

JULES.

Tandis qu'ils vont s'occuper au dehors , tâchons de mettre la tante dedans ; je n'ai pas un moment à perdre pour exécuter mon bizard projet , car bien que la tante soit arrêtée à cette porte , elle ne viendra pas s'installer , avec une jeune et jolie demoiselle , dans une pension de garçons. D'abord , mes amis , je mets en réquisition tout le ménage de Gaspard et toutes les tables du réfectoire ; mettez des verres par ci , des assiettes par là et des bouteilles partout. Cela ne pourra pas leur faire de mal , tout est vide. Allez. (*d'après l'ordre de Jules , ils mettent quatre tables qu'ils garnissent d'assiettes , de verres et de bouteilles*). Maintenant , pensons à l'enseigne. (*Il aperçoit le tableau que Victor faisait au lever du rideau*). Ma foi , mon cher Victor , tu me pardonneras si je rabaisse ainsi ton talent. (*Il prend le pinceau de Victor et écrit sur le tableau : A L'ENSEIGNE DU PERROQUET*). Ah ! quelle journée ! quelle journée !

N<sup>o</sup>. 11 ) Air : *Une fille est un oiseau.*

Quand les maîtres sont absens ,  
 Que ces lieux sont agréables ;  
 De vingt manières aimables ,  
 Moi je sais passer le temps .  
 D'un ami , comblant l'attente ,  
 Je retiens cousine et tante ,

J'enferme portier , servante ,  
Et , sans craindre de caquet ;  
Quoique l'idée en soit folle ,  
Enfin je fais d'une école ,  
L'auberge du perroquet.

( *Prenant le tableau* ). C'est charmant ! délicieux ! le joli perroquet ! il était digne de figurer à l'exposition de 1822. Accrochez-le vite là haut. ( *Les deux élèves vont le placer sur le tableau , de manière à ce qu'on ne puisse plus lire Pension de Garçons* ).

## SCÈNE VI.

Les Précédens , THÉODORE, Elèves.

THÉODORE , *en ouvrant*.

La voilà , la voilà.

JULES.

Qui ?

THÉODORE.

La tante.

THÉODORE , *et tous les élèves*.

( N<sup>o</sup>. 12 ). Air : *Je vole , je vole*. ( de l'épée de Jeanne d'Arc ).

Bien vite , bien vite ,  
Elle arrive et prendra à l'instant  
La fuite , la fuite ,  
Était prudent.

JULES.

Pour lui donner encore le change ,  
D'habit , il faut que chacun change ;  
Mais songez-y bien , mes amis ,  
Pour l'honneur de notre pays ,  
Ne changeons que d'habits.

TOUS.

Bien vite , bien vite , etc.

JULES , *montrant les tables dressées et l'enseigne qu'il a substituée à l'autre*.

Régardez , mes amis , tandis que vous mettiez le pont sans dessus dessous , j'en faisais de même de la pension ; et d'après cette métamorphose , si Don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux , la chère tante pourra bien prendre la pension pour une auberge. Maintenant , pour donner plus de vérité au tableau , je vous installe à ces tables , c'est moi qui régale.

Vous n'aurez ni à boire, ni à manger, mais à cela près vous serez parfaitement traités. Hâtez-vous de changer de costumes, je prends un de ces paquets, arrangez-vous des autres. (*Il désigne les paquets apportés par Gaspard, en prend un et se sauve avec*).

## SCÈNE VII.

THÉODORE, Elèves.

THÉODORE.

Allons, mes amis, à notre toilette. (*Il ouvre un paquet*).

TOUS.

( N<sup>o</sup>. 13 ). Air : *Chez Favart, chez Favart.*

Ce projet (*bis*).  
Est vraiment fort sage;  
Oui, d'un cabaret,  
Ces lieux doivent offrir l'image.  
Mes amis,  
Ces habits  
Nous iront, je gage,  
Si tous ces paquets  
Renferment des habits français.

THÉODORE, *donnant un habit à chacun de ses camarades.*

( à l'un ). Va te mettre en militaire,  
( à l'autre ). Toi, va te mettre en meunier,  
( à celui-ci ). Toi, va te mettre en grand-père,  
( à celui-là ). Toi, va te mettre en courrier.

( *Mettant la main sur une blouse* ).

Cette blouse m'accommode,  
Pourrait-on la décrier ?  
Puisqu'on est à la mode,  
Sous l'habit d'un charetier.

TOUS, *en entrant dans les bosquets pour endosser leurs costumes.*

Ce projet, (*bis*).

## SCÈNE VIII.

THÉODORE, *seul, mettant la blouse.*

*Même air.*

Songeons, car c'est la coutume,  
Qu'il faut pour être parfait,  
Avoir avec ce costume  
La tête près du bonnet.

( *Il met un petit bonnet de charetier* ).

Si je ne suis pas bien drôle,  
Qu'importe, sans contredit,  
Bien des gens de leur rôle  
N'ont souvent que l'habit.

TOUS, *rentrant sous divers costumes.*

Ce projet (*bis*).  
Est vraiment fort sage;  
Oui d'un cabaret,  
Ces lieux doivent offrir l'image.  
Mes amis,  
Ces habits  
Nous vont bien, je gage,  
Car tous ces paquets  
Renfermaient des habits français.

*(Théodore n'a distribué que quatre costumes, en chantant son couplet, mais les autres élèves en ont pris chacun un de différent caractère, et reviennent aussi déguisés).*

THÉODORE.

A nos places. Voici la tante et la cousine de Victor.

*(Ils se mettent deux ou trois à chaque table, pour figurer des écots particuliers. Un des élèves à un tablier blanc et un bonnet de coton, et feint de servir les autres).*

## SCÈNE IX.

MAD. DORVAL, ÉLISE, JULES, *sous le nom de Mathias et sous les habits d'un valet normand, porte des cartons et des paquets, Elèves, aux tables.*

CHŒUR D'ÉLÈVES.

(N<sup>o</sup>. 14). Air : *contredanse de Joconde.*

Puisqu'en ces lieux on nous héberge,  
Joyeux lurons, buvons toujours.  
Dans un palais, dans une auberge,  
Le vin est l'âme des amours.

MAD. DORVAL, *entrant et regardant autour d'elle d'un air étonné.*

De surprise, je suis saisie.

MATHIAS

Allons, rassurez-vous un peu.

MAD. DORVAL, *à Mathias.*

Où me conduis-tu, je te prie.

MATHIAS.

Dans la meilleure auberg' du lieu.



Vous feriez , tant c'est un' merveille ,  
Vingt lieu's sans trouver sa pareille ;  
Bêtes et gens vrai , vous n'y s'rez point mal ,  
Car on y loge à pied z'ainsi qu'à ch'val.

LES ÉLÈVES , *en chœur*.

Puisqu'en ces lieux on nous héberge , etc.

MATHIAS.

Ah ! mon doux Jésus ! quelle peur j'avons eue pour vous ,  
et surtout pour vos chevaux... C'est qu'il était temps que je  
les arrêtassions tout de même , car tout en voyageant par terre ,  
vous étiez sur l'point d'voyager par eau , au moins.

MAD. DORVAL.

Quel accident ! Ce pont écroulé au moment où j'arrive.

ÉLISE.

Et nous voilà forcées de nous arrêter ici.

MATHIAS.

Oh ! pas longtemps , mam'zelle , les travaux s'font vite dans  
c'pays , et j'suis bé sûr qu'vous pourrez vous r'mettre en route  
avant... six mois.

ÉLISE , *à part*.

L'imbécille !

MATHIAS.

( No. 15 ). Air : *Du ménage de garçon*.

Heureuse est votre destinée ,  
Car on trait' ben en c'te maison ;  
Au cachet , au mois , à l'année ,  
Ça s'ra , madame , à vot' façon .  
Pour de l'argent , mon maître héberge  
Le cavalier et le piéton ;  
Aussi tout's deux , en cette auberge ,  
Vous pourriez vous mettre en pension .

ÉLISE.

Cela est bien singulier . A notre dernier voyage , je n'avais  
pas remarqué de pont sur la route .

MATHIAS.

C'est qu'bé sûr , mamzelle , vous n'aurez point passé par  
ici , car il est là... d'puis je n'sais combien d'années d'père en  
fils .

MAD. DORVAL.

Il n'y a qu'un instant encore , on nous disait que nous ne  
trouverions d'auberge qu'à deux lieues d'ici .

*Le Petit Sules*.

MATHIAS.

C'n'est point étonnant ; ceux qui vous ont dit cela ne connaissent pas celle-ci. Il y a très-peu de temps qu'elle existe, voyez-vous. Il est venu à l'idée d'faire de c'te maison une auberge, et crac, ça a été l'affaire d'un crin d'œil.

MAD. DORVAL.

Puisqu'il le faut absolument, restons ici, mais si dans quelques heures nous ne pouvons continuer notre route, nous retournerons sur nos pas.

MATHIAS.

Oui, oui, arrêtez-vous ici ; vous y s'rez ben.

MAD. DORVAL.

Fais-nous disposer une chambre particulière.

MATHIAS, *à part*.

Ah ! diable ! en fait de chambre particulière je n'ai à lui offrir que le dortoir, dans lequel nous dormons près de quarante ; c'est une véritable académie. (*haut*). Madame, j'alfons tout préparer.

ÉLISE.

Surtout n'oublie pas notre diner.

MATHIAS.

Ah ! pour c'qu'est d'ça, mainzelle, nous n'sommes pas trop ben approvisionnés ; queu malheur, quand j'y pense, qu'vous n'ayez pas tant seulement prévenu not'bourgeoise que c'pont casserait et qu'vous n'pourriez pas aller plus loin ; j'aurions été à la ville voisine, ou ben j'aurions chargé, un jeune homme qui s'est arrêté ici, en quittant sa pension...

MAD. DORVAL ET ÉLISE.

Un jeune homme ?..

MATHIAS, *continuant*.

J'aurions chargé, dis-je, d'nous envoyer queuqu'provisions. C'n'est pas qu'il avait ben aut'chose en tête, l'pauvre jeune homme ! (*Avec intention et observant tour à tour madame Dorval et Élise*). D'abord, une tante qui ne l'aime point, et puis une cousine qui n'peut pas l'sentir, et à qui, malgré ça, il est allé offrir quatre couronnes, qu'il a obtenues hier à la distirbution des prix.

ÉLISE, *à sa tante*.

Si c'était mon cousin ?

MATHIAS.

Oh ! n'y a point d'doute... si vous êtes la cousine qui n'peut point l'sentir et si madame est la tante qui ne l'aime pas.

MAD. DORVAL.

Et quel âge a cet étourdi ?

MATHIAS.

Mais à vue d'pays, il pourrait ben avoir entre dix-sept et dix-huit ans. D'plus, bel homme; il est taillé dans mes proportions. Du reste, bon, savant, instruit, oh ! instruit comme vous et moi, et p't'êt' ben plus qu'tous les deux.

MAD. DORVAL, à part.

Ce que dit ce garçon pique ma curiosité. (*haut.*) Mon ami, va dire à ta maîtresse de se rendre ici.

MATHIAS, à part.

Le diable m'emporte si je sais comment je vais me tirer de là. (*haut.*) Si elle y est, j'vous vous l'envoyer de suite; ma bonne dame; en attendant, que le ciel vous conserve en paix.

MAD. DORVAL.

(N<sup>o</sup>. 16). Air : *Du Fou de Péronne*.

Tâche qu'en ces lieux elle vienne,  
Je brûle de l'entretenir;  
Mon ami, voilà pour ta peine.

(*Elle lui donne une pièce de monnaie*).

Vers elle hâte-toi de courir.

MAD. DORVAL ET ÉLISE.

Tâche qu'en ces lieux elle vienne.

MATHIAS.

J'vais tâcher qu'en ces lieux ell' vienne.

MAD. DORVAL ET ÉLISE.

Nous brûlons de l'entretenir.

MATHIAS.

Puisque vous voulez l'entret'nir...

(*à part en sortant*).

Mais je crois qu'j'aurons ben d'la peine  
Pour la déterminer à v'nir.

ENSEMBLE.

MAD. DORVAL ET ÉLISE.

Nous t'avons donné pour ta peine.  
Vers elle hâte-toi de courir.

SCÈNE X.

Les Précédens, excepté MATHIAS.

ÉLISE.

Je ne sais, ma tante, mais certain pressentiment me dit que c'est Victor qui voulait m'offrir ses quatre couronnes.

MAD. DORVAL.

Quelle idée !.. ah ! que m'importe ; d'ailleurs, je prendrai soin de lui dans sa pension, mais je ne veux pas le voir.

ÉLISE.

Cependant, ma tante, s'il avait obtenu quatre couronnes...

MAD. DORVAL.

Cela est impossible ; lui , pour qui l'étude n'a jamais eue de charmes ; lui, qui jusqu'à quinze ans, ne voulut rien apprendre.

ÉLISE.

Ce n'est pas une raison , ma tante.

( N<sup>o</sup>. 17 ). Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Dans l'âge heureux de la folie,  
L'étude n'offre point d'attraits ;  
Plus tard souvent, c'est une tendre amie  
Dont on ne veut se séparer jamais.  
Pour le prouver, regardez-moi, ma tante,  
Jusqu'à quinze ans, le fait vous est connu,  
Je désirais toujours être ignorante,  
Mais le désir de m'instruire est venu.

MAD. DORVAL.

Oui, et c'est sans doute par amour pour l'instruction, que tu voudrais que Victor devînt ton époux.

ÉLISE.

Ah ! ma tante ! il doit savoir tant de choses que j'ignore.

MAD. DORVAL.

( N<sup>o</sup>. 18 ). Air : *Le choix que fait tout le village. ( des deux Edmond ).*

Des protecteurs de son enfance,  
Il sait méconnaître les droits ;  
Il sait aussi de la reconnaissance,  
Enfreindre les augustes lois.  
Il sait de plus, suspecter la franchise  
De celle, hélas ! qui sur ses jours vieillit,  
Voudrais-tu donc, ma chère Elise } ( bis ).  
Être savante à ce prix-là.

ÉLISE.

Oh ! non , ma tante , mon cœur me dit que l'ignorance est cent fois préférable.

MAD. DORVAL.

Tu m'aimes , je le sais , mais l'ingrat m'a-t-il jamais aimé ? et lorsqu'il était en pension à Paris , ne recevais-je pas sans cesse de ses professeurs , des lettres plus affligeantes les unes que les autres.

ÉLISE.

Ma tante , il peut être revenu de ses erreurs.

MAD. DORVAL.

Je le désire ; mais silence , voici quelqu'un , c'est probablement notre hôtesse.

ÉLISE , regardant dans la coulisse.

Ah ! ma tante , la drôle de tournure !

## SCÈNE XI.

Les Précédens , JULES , en vieille maîtresse d'auberge , bossue et bavarde , sous le nom de madame Perroquet.

MAD. PERROQUET.

( N<sup>o</sup>. 19 ). Air : *Courant la brune et la blonde.*

En toute hâte j'arrive ,  
Mesdames , pour vous servir ;  
Je suis attentive  
Et vive ,  
Par devoir et par plaisir ;  
Mais lorsque je vous regarde ,  
D'honneur , je ne conçois pas  
Qui peut , si ce n'est par mégarde ,  
Fixer ici vos pas.  
Est-ce un amant ?  
C'est charmant !  
Un cousin ?  
C'est divin !  
Ou serait-ce un procès ?  
Je les hais ,  
A l'excès.  
Peut-être par dépit ,  
De Paris on s'enfuit ?  
Excusez mes discours ,  
Si l'on a dit toujours ,  
Le sexe féminin ,  
A parler fort enclin ;  
Quand à moi , dieu merci ,  
Je prouve bien ici  
Que je n'suis pas bavarde.

MAD. DORVAL.

Qui êtes-vous, madame ?

MAD. PERROQUET.

Madame Perroquet, pour vous servir ; maîtresse de cette auberge, veuve depuis six mois, douze jours, trois heures, cinq minutes, et enchantée ! de voir quelqu'un qui arrive de Paris, et qui lui donnera, sans doute, des détails sur tout ce qu'il y a nouveau dans cette capitale ; les théâtres sont-ils toujours suivis ! les promenades fréquentées ? y a-t-il des modes nouvelles ? c'est que telle que vous me voyez, madame, je suis folle des modes nouvelles ; j'adorais les pelisses.

ELISE, *la regardant*

Cela se conçoit.

MAD. PERROQUET, *continuant*.

Les robes à la vierge m'ont fait tourner la tête ; et j'avais tant d'avantages avec une robe à la grecque, que je ne pouvais m'en passer ; la seule mode enfin qui ne m'a jamais plu et que je n'ai jamais suivie, c'est la mode des dos plats.

MAD. DORVAL.

Je vous crois, madame, mais pourriez-vous me dire..

MAD. PERROQUET, *ne la laissant pas achever*.

Est-ce le nombre des voyageurs qui sont dans mon auberge ? j'en ai très-peu aujourd'hui, madame, mais j'en avais beaucoup hier.

( N<sup>o</sup>. 20 ). Air: *Bonjour, mon ami Vincent*.

A l'auberg' du perroquet,  
Hier j'avais, n'vous en déplaise,  
Un r'ceveur, un sous-préfet,  
Et toute un' famille anglaise ;  
D'plus un' veuv' plongé dans l'chagrin,  
S'arrachant les oh'veux, accusant l'destin.  
Un officier entre... ell' parut bien aise ;  
Il parle, et si bien il fût écouté,  
Qu' sans difficulté,  
Mém' sans s'fair' prier,  
Ell' partit en croupe avec l'officier.

MAD. DORVAL.

Tout cela ne nous regarde pas, madame...

MAD. PERROQUET, *l'interrompant*.

Qu'est-ce qui vous regarde, madame ? serait-ce un jeune pensionnaire, nommé Victor ? homme charmant et plein de courage, il a voulu me faire la cour, madame.

ÉLISE.

C'est de lui que nous voulons parler , et...

MAD. PERROQUET.

Je vois ce que c'est , vous êtes sa cousine , vous avez des droits sur son cœur ; madame est sa tutrice , sa tante ou sa mère , et elle vient recevoir les éloges que nous avons à donner à son fils , son neveu ou son pupille. Ah ! madame , c'est un modèle de bonté et de désintéressement , un modèle de courage surtout ; croiriez-vous , qu'au risque de perdre la vie , il a arrêté , presque seul , les progrès d'un incendie qui allait consumer cette maison , est-ce là , madame , ce que vous vouliez savoir ? Mais répondez donc , vous êtes là depuis une heure sans rien dire ; ah ! quelle femme êtes-vous donc ? je n'y tiens plus , et je vais vous envoyer quelqu'un qui vous en dira plus long.

MAD. DORVAL , à part.

Que le bon Dieu m'en préserve !

MAD. PERROQUET.

C'est Pierette , une fille bien gauche , bien simple , qui cherche à consoler ce pauvre M. Victor des chagrins que lui cause sa cousine de Paris. (*en s'en allant*). Pierette , Pierette , elle va venir , madame. Pierette , Pierette... Madame , j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort*).

## SCÈNE XII.

MAD. DORVAL , ÉLISE.

MAD. DORVAL.

En vérité , c'est à n'y pas tenir.

## SCÈNE XIII.

Les Précédens , JULES , sous les habits d'une jeune villageoise et sous le nom de Pierette.

PIERETTE , au balai de bouleau à la main.

Me v'là , madame , me v'là. (*parlant à la cantonnade*). Mais vous avez beau faire et beau dire , j'vous dis que j'l'aurons malgré vous.

MAD. DORVAL , à Élise.

C'est la petite dont on nous a parlé.

ÉLISE, *avec dépit.*

L'aimable rivale que j'ai là.

PIERETTE.

Est-ce ma faute à moi, si j'l'aimons, c'garçon, pourquoi qu'il est si gentil !

MAD. DORVAL.

Comment, ma petite, c'est vous qui aimez M. Victor ?

PIERETTE.

Oui, madame, c'est moi, j'n'en fais pas mystère.

ÉLISE, *à sa tante.*

Vous entendez ?

PIERETTE.

C'que j'dis vous fâche, mamzelle ?.. ah ! j'vois c'que c'est, vous êtes la sœur de c'beau militaire, dont j'ai entendu parler, et vous en voulez itou ? mais M. Victor n'vous aime pas, je l'sais, et ça m'tranquillise.

ÉLISE.

Vraiment ?

PIERETTE.

Ah ! oui, car si il fallait, voyez que je renonce à lui, je n'sais pas c'que j'devienndrais.

( N°. 21 ). Air : *Daignez m'épargner le reste.*

D'peur de l'voir quitter ce séjour,  
Queuqu'fois je m'chagrinons d'avance,  
Car alors d'l'épouser un jour,  
Je perdrais d'abord l'espérance ;  
Ensuit' je perdrais la raison,  
J'perdrais le bonheur qui me reste,  
J'perdrais la vie, et sans façon,  
Je perdrais tout pour ce garçon...  
Après ça qu'est-c' que j'frais du reste.

MAD. DORVAL.

Et partage-t-il votre amour ?

PERETTE.

J'n'en savons rien, madame, mais c'est égal, j'n'aurons jamais d'autr' mari qu'lui.

MAD. DORVAL, *riant.*

Mais, ma petite, vous n'y pensez pas.

PIERETTE.

Au contraire, madame, j'y pense toujours.

MAD. DORVAL.

Je veux dire que ce jeune homme a une famille...



PIERETTE, *l'interrompant.*

Moi itou, madame.

MAD. DORVAL.

Une famille riche.

PIERETTE.

Ah ! dame, la mienne n'est qu'honnête.

MAD. DORVAL.

Sa tante, par exemple, ne consentira jamais à cette union.

ÉLISE.

Ni sa cousine non plus, je vous en avertis.

PIERETTE.

Vous croyez ? ça sera ben malheureux pour moi, au moins, car j'en tiens d'une fière force pour ce garçon-là.

( N<sup>o</sup>. 22 ). Air : *J'avais perdu mon Amélie. ( d'une visite à Bedlam ).*

Mes yeux l'cherchent, ma voix l'appelle

À chaque iustant.

Puis'-t-il, comm' je lui suis fidèle,

M'être constant !

Eu vain vous fait's pour que j'l'oublie

Tout aujourd'hui.

Son cœur est à moi pour la vie,

Et l'mien à lui. ( *ter* ).

MAD. DORVAL, à *Élise.*

Cette petite me fait vraiment de la peine.

ÉLISE, à *part.*

Pas autant qu'elle me fait de mal.

PIERETTE.

*Même air.*

Pouvoir un jour être sa femme

F'rait mon bonheur,

( *Avec un intention bien marquée* ).

On veut, lorsqu'on connaît son âme,

Avoir son cœur.

Amour, ici je t'en supplie,

Tâche aujourd'hui

Qu' Victor soit à moi pour la vie,

Je suis à lui. ( *ter* ).

MAD. DORVAL.

Ma chère petite, votre position me touche, mais descendez dans votre cœur.

*Le petit Jules.*

PIERETTE.

Pourquoi faire, madame? quand j'y descendrais, j'n'y trouverais toujours que c'lui-là que j'aime.

ÉLISE.

Mais il aime une cousine qu'il a à Paris.

PIERETTE.

Ah! j'sais ben; mais j'espère le guérir de c't'amour-là à force de soins et d'tendresse.

MAD. DORVAL.

Vous n'y parviendrez pas. Elle va l'épouser.

PIERETTE.

Eh! ben, qu'elle l'épouse, mais j'n'en aimerons pas moins monsieur Victor... quand ça n's'rait qu'par reconnaissance, puisque j'lui dois la vie...

MAD. DORVAL, *vivement*.

Comment?

PIERETTE.

Oui, madame, la vie et l'existence, puisque c'est lui qui m'a sauvée, quand l'feu a pris à c't'auberge; ah! dame, il fallait le voir!.. t'nez, j'voudrais que l'feu r'prit ici, pendant qu'vous y êtes, pour que vous ayez l'plaisir d'être secourues par lui. Vous verriez c'que c'est.

( N<sup>o</sup>. 23 ). Air : *vaudeville de Kabris*.

Il risqu'rait son existence  
Pour qu'il n'vous arrivât rien.  
Sensible et plein de vaillance,  
Du malheur il est l' soutien.  
Ce n'est pas chose ordinaire,  
D'voir un écolier, j'espère,  
Ayant ces qualités-là.  
Ah! ah! ( *bis* ).  
Fait's-en donc des homm's comm' ça.

*Même air.*

De ces lieux s'en va Pierette,  
Pour essayer, voyez-vous,  
D'parler un brin en cachette  
À c'jeune homm', si bon! si doux!

( *Avec intention* ).

L'aimer de toute son âme,  
Est une justice, Madame,

Car partout on vous dira ,  
Ah ! ah ! ( *bis* ).  
Fait's-en donc des homm's comm' ça.

( *Elle sort* ).

( *Pendant cette scène tous les écoliers ont quitté les tables. Madame Dorval et Élise sont seules à la scène 14°.* )

## SCÈNE XIV.

MAD. DORVAL , ÉLISE.

ÉLISE , avec dépit.

Jusqu'à cette petite sotte qui fait l'éloge de mon cousin.

MAD. DORVAL.

Il n'y a qu'une voix sur son compte ; mais s'il était allé à Paris.

ÉLISE.

Si vous m'en croyez, ma tante, nous y retournerons bien vite, puisque vous ne lui en voulez plus.

MAD. DORVAL.

Non, si tout ce qu'on nous a dit est vrai.

ÉLISE.

Il n'y a pas à en douter, ma tante.

( N° 24 ). Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.* ( de Romagnési ).

A votre neveu, tour-à-tour,  
Nous causâmes tourmens et peine,  
Ah ! pour lui n'ayez plus de haine,  
Et rendez-lui tout votre amour ;  
Je ferai de même en ce jour.  
Quel chagrin fillette s'apprête,  
Quand livrant son âme à l'erreur,  
Elle fuit un adorateur ;  
Pour n'avoir jugé que sa tête,  
Au lieu d'avoir jugé son cœur.

MAD. DORVAL.

*Même air.*

D'un jugement précipité  
Trop souvent, après mainte épreuve,  
On se repent, j'en ai la preuve.  
Victor, je vois la vérité,  
Ne méritait que ma bonté.  
Pour nous ; ma chère ; ah ! quelle fête !

Il t'aime, il est plein de valeur,  
Et dans ce jour, pour ton bonheur,  
L'amitié répond de sa tête,  
Et l'amour répond de son cœur.

*( Pendant ce couplet, Victor arrive du dehors; il témoigne son étonnement en voyant sa tante et sa cousine. Jules et les autres élèves, ayant tous repris leurs premiers habits, se joignent à lui et observent en silence madame Dorval et Élise ).*

SCÈNE XV.

MAD. DORVAL, ÉLISE, JULES, VICTOR, THÉODORE,  
Élèves.

ÉLISE, à sa tante, sans voir personne.

Ah! ma tante, vous me comblez de joie! et si vous m'en croyez, nous retournerons bien vite à Paris, où Victor nous attend sans doute.

MAD. DORVAL.

J'approuve cette idée, partons.

*( Au moment où elles vont pour sortir, elles sont entourées par tous les élèves; Victor se jette dans les bras de sa tante ).*

CHOEUR D'ÉLÈVES.

( N° 25 ). Air : *De la belle au bois dormant.*

Vive cette tante chérie!  
Ici, sa bonté brille encore,  
Puisqu'en ce jour elle est ravie  
De servir de mère à Victor.

MAD. DORVAL, à Victor.

Oublie un tort que je m'empresse  
D'effacer par mou amitié.

VICTOR.

Dans mes bras, lorsque je vous presse,  
Je le sens, tout est oublié.

CHOEUR.

Vive cette tante chérie, etc.

MAD. DORVAL.

Ah! mon cher Victor! j'ai appris avec plaisir les heureux changemens qui se sont opérés en toi; et tandis que je ne te croyais capable que de faire le mal, tu te vengeais de mon injustice en ne faisant que du bien.

Nous sommes tous comme cela , madame .

( N<sup>o</sup>. 26 ). Air : *Pour devenir l'oracle de la mode.* ( de Doche ).  
ou : *Oui ce bas monde est une comédie.*

De nos parens nous avons l'héritage .  
C'est un cœur franc , humain , et généreux ;  
Et nous joignons la science au courage ,  
Pour être en tout digne de nos ayeux .

A leur ardeur rien n'était impossible ,  
Nous marcherions demain à l'ennemi .  
A la pitié , leur âme était sensible ,  
Nous déplorons la perte d'un ami .

De la folie ils faisaient leur idole ,  
Sans oublier un instant leur devoir .  
Chez nous aussi sur les bancs de l'école ,  
De temps en temps la raison vient s'asseoir .

Nos jeunes gens donnent plus d'une marque  
De leur génie ou de leur dévouement ;  
L'un par sa plume enchante le monarque ,  
Avec l'épée un autre le défend .

Tous nos anciens favoris de Bellone  
Ont de leurs fils admiré les lauriers ;  
La gloire aussi partage sa couronne  
Entre les vieux et les nouveaux guerriers .

Jeunes encore aux champs de la vaillance ,  
Condé , Bayard , se distinguaient déjà ;  
Jeunes aussi pour l'honneur de la France ,  
Mazet mourut et Dessaix succomba .

Pour protéger le trône et la patrie ,  
S'il le fallait un jour au champ de Mars ,  
Nous quitterions le compas d'Uranie  
Pour nous armer du glaive des Césars .

Les Ecrivains que l'on cite à la ronde ,  
Avec orgueil se sont montrés jadis ;  
Pour illustrer et la France et le monde ,  
Grands par la gloire et grands par leurs écrits .

De même encore Melpomène protège  
Plus d'un auteur jeune et déjà cité ,  
Qui ne quitta les bancs de son collège  
Que pour voler à l'immortalité :

Bref, Apollon toujours en son délire ,  
Puisqu'au berceau conronna des talens ,  
A dix-neuf ans Rameau tenait la lyre ,  
L'auteur d'OEdipe à peine avait quinze ans .

De nos parens nous avons l'héritage ,  
C'est un cœur franc , humain et généreux ;  
Et nous joignons la science au courage ,  
Pour être en tout digne de nos ayeux.

TOUTS LES ÉLÈVES , *en chœur.*

De nos parens nous avons l'héritage , etc.

MAD. DORVAL.

Cela est très-bien, monsieur. (*à Victor*). Est-il vrai, Victor , que tu ayes remporté quatre prix ?

VICTOR.

Oui, ma tante, et j'allais les mettre aux pieds de ma jolie cousine.

ÉLISE.

Je vous disais bien qu'il était devenu raisonnable.

MAD. DORVAL , *à Jules.*

Et vous, monsieur ?

JULES.

Moi, madame, j'ai remporté aujourd'hui un prix plus flatteur que tous les siens, c'est de vous avoir réconciliée avec lui. Victor n'a obtenu que le prix du mérite, j'obtiendrai, je l'espère, celui de l'amitié.

MAD. DORVAL.

En vérité, je ne reviens pas de tout ce que j'entends ; vous êtes, messieurs, d'une sagesse exemplaire.

### SCÈNE XVI et dernière.

Les Précédens, GASPARD , *au soupirail de la cave,*  
BERTHE , *à la lucarne du colombier.*

GASPARD , *ivre.*

M'ouvrerez vous aujourd'hui, messieurs les espègles ?

BERTHE :

Petits lutins , vous plairait-il de me rendre à la liberté ?

MAD. DORVAL , *étonnée.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GASPARD.

Cela veut dire que tous les diables de c'te pension m'ont enfermé dans la cave ?

( 31 )

BERTHE.

Et moi , au grenier.

ÉLISE.

Comment, une pension ?

BERTHE.

Oui, mamzelle, et une pension de garçons encore. (*Elle quitte la lucarne pour descendre*).

GASPARD.

Et d'fameux gaillards. (*Il quitte le soupirail et rentre en scène*).

JULES, *à part*.

Peste soit du bavard !

MAD. DORVAL, *sévèrement*.

M'expliquerez-vous, messieurs, comment je me trouve dans une pension, quand je croyais être dans une auberge.

JULES.

Madame, c'est un mystère que je me charge de vous expliquer pendant la signature du contrat.

MAD. DORVAL.

On m'a donc trompée , et cet incendie , ce dévouement , ces couronnes , toutes ces belles qualités enfin...

GASPARD, *l'interrompant*.

Sont vraies, madame , j'vous l'jure, foi de Gaspard.

JULES.

Madame, il n'y avait de supposés que les personnages que j'ai représentés pour vous forcer de rendre à Victor toute votre tendresse.

MAD. DORVAL.

Je dois convenir, monsieur , que vous méritez bien le prix de l'amitié.

( N<sup>o</sup>. 27 ). Air : *Du Pot de fleurs*.

Je crois que Dieu dans sa sagesse,  
De nos besoins prévoyant la moitié,  
Pour le plaisir a créé la tendresse,  
Et pour le chagrin, l'amitié.  
Qu'en tous les temps elle soit votre idole ;  
Ne craignez pas son charme séducteur,  
Elle guide dans le bonheur,  
Dans le malheur elle console.

JULES , à Victor.

Eh ! bien, mon cher Victor, ton bonheur est assuré ; tu vois donc bien qu'il ne faut désespérer de rien quand les amis sont là.

*VAUDEVILLE.*

JULES.

( N° 28 ). Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

De ton mariage  
Tu désespérais ,  
Lorsqu'en homme sage  
Moi, je te servais.  
Toujours un ami ,  
Lorsque le chagrin nous assiège ,  
D'un bras affermi ,  
Doit lui faire lever le siège ;  
Chacun, le dirai-je ?  
Sait que pour cela,  
Toujours du collège,  
Les amis sont là.

BERTHE.

En dépit du blâme,  
Les amis font loi ;  
L'un prend votre femme ,  
L'autre votre emploi.  
La veille en faveur  
Et le lendemain en disgrâce ;  
D'un poste d'honneur ,  
Si c'est mon époux que l'on chasse ,  
J'dirai, sans grimace,  
N'y a pas d' mal à ça ;  
Pour prendre sa place,  
Les amis sont là.

GASPARD.

Je m'grise sans peine  
Une fois... je crois,  
Chaqu' jour de la s'maine  
Et l'dimanch' deux fois.  
Lorsque mon gousset  
Est vidé par ma ménagère ,



J'accours au cabaret,  
Vider un broc que je révère ;  
J'suis sans numéraire,  
Mais je m' moqu' de ça ;  
Pour remplir mon verre ,  
Les amis sont là .

THÉODORE.

Sans craindre le blâme,  
On dit qu'à Paris,  
Il faut qu'une femme  
Ait beaucoup d'amis.  
C'est d'un grand secours,  
Lorsque l'on veut suivre le code ,  
Qui parle toujours  
De jeu , de spectacle , de mode.  
Aussi des grisettes  
Qui savent cela ,  
Qui payent les dettes ?..  
Les amis sont là .

MAD. DORVAL.

Mondor rendit l'âme ,  
Et chacun se dit :  
A coup sûr, sa femme  
En perdra l'esprit.  
D'un chagrin cruel,  
D'abord elle donna la preuve.  
Fût-il éternel ?  
La chose eût été par trop neuve ;  
Et de cette épreuve ,  
Qui donc consola  
Cette pauvre veuve ?..  
Les amis sont là .

VICTOR.

La mort peut m'atteindre ;  
Mais quoiqu'écolier ,  
Je veux, sans la craindre,  
Sous sa faux plier ;  
Puisqu'à ce coup-là ,  
Tôt ou tard il faut qu'on succombe.  
Quand l'heure viendra,  
Je partirai comme une bombe ;

*Le Petit Jules.*

Au bord de la tombe,  
Heureux qui dira :  
Une larme tombe !..  
Les amis sont là.

*JULES , au public.*

Quand la crainte assiège  
Notre auteur , hélas !  
Messieurs , au collègue,  
Ne l'envoyez pas.  
Un léger bravo,  
Voilà ce soir ce qu'il espère.  
Contre son tableau  
En vain un critique sévère ,  
Seul , dans le parterre,  
S'écrierait , holà !  
Pour le faire taire,  
Les amis sont là.

**F I N.**

---

## **E R R A T A.**

---

A la Scène 6°. , page 15 , après ces mots : *Je prends un de ces paquets , arrangez-vous des autres ,* ajoutez :

*BERTHE , dans le colombier.*

Ouvrez-moi donc , ouvrez-moi donc...

*THÉODORE , à Berthe.*

Silence , ou je parle des pigeons.

*GASPARD , dans la cave.*

J'suis enfermé , qu'est-ce que cela veut dire ?

*THÉODORE , à Gaspard.*

Tais-toi , ou je parle du vin.

La Scène 7°. continue par ces mots : *Allons , mes amis , à notre toilette.*